

DU 29 AU 31 MARS
à hTh (Grammont) À 20H
durée : 2h15

Conception et mise en scène

Claude Schmitz

Darius, Stan et Gabriel contre le monde méchant

théâtre/cinéma



© Clémence de Limburg



DOSSIER SPECTACLE

Pôle médiation

Sandrine Morel 04 67 99 25 13 / sandrinemorel@humaintrophumain.fr

Rolande Le Gal 04 67 99 25 12 / rolandelegal@humaintrophumain.fr



RENCONTRE

avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation le jeudi 30 mars



AUDIODESCRIPTION

la représentation est accessible aux personnes déficientes visuelles, le vendredi 31 mars



CONCERTS

Dj Lee Lee + Macmann le vendredi 31 mars à 22h30



POUR LES PETITS HUMAINS

atelier, pendant que les parents voient le spectacle le vendredi 31 mars



NAVETTE hTh

La navette hTh vous attend Place de France (Odysseum), dès 19h, et réalise plusieurs rotations jusqu'à 19h 40.

Pour rentrer en ville : rotations de la navette jusqu'à 1h20 après la fin de la représentation, arrivée Place de l'Europe (Antigone).

DU **29** AU **31** MARS
à hTh (Grammont) À 20H
durée : 2h15

Darius, Stan et Gabriel contre le monde méchant

théâtre/cinéma

conception et mise en scène **Claude Schmitz**

avec **Marc Barbé, Lucie Debay, Clément Losson, Patchouli, Olivier Zanotti, Francis Soetens.**

dramaturge **Judith Ribardière**

assistante lumière et stagiaire à la mise en scène **Judith De Laubier**

stagiaire à la scénographie **Jade Hidden**

stagiaire aux accessoires **Camille Chateauminois**

scénographie **Boris Dambly**

maquette **Nora Kaza Vubu**

création sonore et musique originale **Thomas Turine**

lumières **Octavie Piéron**

image **Florian Berutti**

direction technique **Fred Op de Beek** et **Philippe Baste**

avec la participation amicale de **Drissa Kanambaye** et **Djeumo Sylvain Val.**

remerciements Christiane Coppin et Jean-Pierre Lepape pour la Buick, Madame Pauline Chalaby pour les diapositives de son voyage au Mali en 1988, le Groupov, Le Théâtre National de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Le Théâtre de la Balsamine, La Monnaie, Sabine Durand, Martine Wijckaert, Stéphanie Pécourt, Arie Van Egmond, Caspar Langhoff, Adèle Grégoire pour ses dessins, Bérengère Gimenez pour ses photos, Maher Mlayeh, Matthieu Ferry, Michela Osimo, Gérard Marco et Célestin du Viaduc.

production déléguée Halles de Schaerbeek.

coproduction Comédie de Caen, Compagnies Paradies

avec l'aide de la Fédération Wallonie Bruxelles, service Théâtre. Et le soutien du théâtre Océan-Nord. Avec l'aide de la Fédération Wallonie Bruxelles, Service Théâtre.

LE MALI EN AFRIQUE

film produit par **Wrong Men North, Chevaldeuxtrois, Les Halles de Schaerbeek** et **Paradies**

acteurs **Marc Barbé, Lucie Debay, Patchouli, Clément Losson, Olivier Zanotti, Andreas Perschewski, Pierre Sartenaer, Radenko Stupar, Sasha Teofanovic, Pancho**

réalisateur **Claude Schmitz**

scénaristes **Arthur Egloff** et **Claude Schmitz**

producteurs Jérémy Forni et Benoit Roland

producteurs associés Annabelle Bouzom - Pierre-Louis Cassou, Alexandra Boussiou, Benoît Hennaut et Les Halles de schaerbeek

avec l'aide du Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Tarifs

de 5 à 20€

Billetterie du théâtre

Tél. 04 67 99 25 00

Domaine de Grammont Montpellier
du lundi au vendredi de 13h à 18h

Achat de billets en ligne sur www.humaintrophumain.fr

Echoués dans une caverne située dans les tréfonds de la terre, Darius, Stanislas et Gabriel, revisitent de délire en hallucination, l'odyssée burlesque et régressive qui les a conduits dans cette bien mauvaise posture, alors même qu'ils tentaient de fuir l'Europe en crise.

Le Monde Méchant est une fable satirique et politique narrant les mésaventures dudit trio. Fantasmagories, réalités sociales et marivaudages se confondent dans ce rêve éveillé dont chaque fragment constitue à la fois la métaphore et la critique de ce que Darius, Stan et Gabriel dénoncent comme étant un monde méchant.



L'ABOUTISSEMENT D'UNE DÉMARCHE

Darius, Stan et Gabriel contre le Monde Méchant réunit plusieurs tendances qui ont traversées les spectacles de Claude Schmitz ces dernières années : le cinéma, la tentative de faire un théâtre se situant à la croisée du politique et du poétique et le goût pour une écriture originale servie par des interprètes provenant d'horizons hétéroclites.

Dans sa forme, *Le Monde Méchant* allie de façon conséquente le médium théâtre et cinéma. Ainsi, une partie de l'odyssée du trio est représentée à travers un film. C'est donc les même personnages qui traversent ces modes narratifs différents, formant ensemble un collage, une fresque morcelée et onirique.

Depuis ses débuts, Claude Schmitz rassemble des interprètes singuliers dont le parcours de vie n'est souvent pas lié au monde du théâtre ou du cinéma.

Cette façon de procéder s'est intensifiée au cours des années formant de hasards en rencontres un groupe ouvert et éclectique ayant participé à ses derniers spectacles et films. Il en va de même pour ce spectacle unissant une distribution qui depuis une première étape qui fut présentée en juin 2014, *Les Béatitudes*, suivit du tournage du film *Le Mali (en Afrique)* poursuit l'aventure de ce projet qui trouve ici son aboutissement.

Les trois protagonistes, Darius, Stan et Gabriel font écho, tant par leur personnalité que par leurs mésaventures, à d'autres trios célèbres qu'on retrouve à travers l'histoire du cinéma et de la littérature, dans des œuvres comme *Les Trois Petits Cochons*, *Les Pieds Nickelés*, *The Three Stooges* ou encore *Les Trois Mousquetaires*. Ce sont des figures à la psychologie sommaire, des personnages archétypaux n'ayant pratiquement aucune prise sur les événements auxquels ils sont confrontés. Anti-héros par excellence, idiots par nature, ils tentent d'éviter les coups que leur assène le sort.

ENTRETIEN

***Darius, Stan et Gabriel contre le monde méchant* est une création multi-supports (moyen-métrage, théâtre) débutée en 2014 à la Balsamine, sa narration est multimodale. Pourquoi ce choix ?**

J'avais envie de parler de la crise en Europe dans sa globalité et de la crise sociale en particulier. Le spectacle est une métaphore. Il déplie une réflexion critique et sociale sur des personnes qui, à la limite de la marginalité, finissent par s'entredévorer. Les pauvres se mangent entre eux.

Cela fait longtemps que le cinéma m'intéresse. Mais au-delà de ça, cela fait longtemps que je m'interroge sur les médiums « Cinéma » et « Théâtre » et leurs spécificités. Dans le théâtre contemporain, tout indique la volonté de faire du cinéma au théâtre (alors que l'inverse n'est pas vrai) : les techniques de montage, l'utilisation de micros HF, le langage, la gestion du temps et de l'espace, etc. Ce qui est intéressant mais aussi problématique. Car c'est souvent nier ce qui est propre au théâtre. Ainsi le rapport au temps et à l'espace se gère sur la durée du spectacle, le rythme est amené par l'acteur. Sa présence physique n'est pas montée.

Après un court-métrage, j'ai réalisé le moyen-métrage *Le Mali (en Afrique)*, produit classiquement. Étant dans

l'entre-deux-médiums, j'éprouvais la nécessité de poursuivre mes interrogations et de mettre en lumière ma schizophrénie (sourire). Pour mieux comprendre ce qui m'intéresse fondamentalement au cinéma et ce qui m'intéresse fondamentalement au théâtre. J'avais envie de voir comment ils pouvaient ne pas être des frères ennemis mais, au contraire, s'additionner et créer ensemble une narration totale.

En l'occurrence, il y a un phasage : la proposition poétique *Les Béatitudes de l'Amour* à la Balsamine en 2014, la réalisation du moyen-métrage *Le Mali (en Afrique)* en 2014 projeté au Cinéma Galeries en septembre 2015 et la création *Darius, Stan et Gabriel contre le monde méchant* aux Halles de Schaerbeek en 2015. Est-ce un moyen pour vous d'explorer d'autres narrations possibles ? Est-ce le sujet qui a imposé cette nécessité ?

Oui. Très vite, j'ai eu envie de raconter une odyssée librement inspirée de l'histoire des *Trois petits cochons* sous la forme d'un triptyque : le huis-clos dans un appartement bruxellois - une situation de vaudeville classique, le vrai-faux huis-clos en extérieur dans des décors naturels et le huis-clos dans une caverne renversée - sorte de caverne de Platon

inversée. Il me semblait intéressant que la deuxième partie (centrale) qui se passe en été, soit créée en extérieur d'où l'idée du film.

Un jour, j'en ai eu assez de la boîte noire et de ses limites. J'avais envie de faire du cinéma. S'il y a un trait propre au théâtre que je trouve magnifique mais qui est aussi une source de frustration pour le metteur en scène, c'est bien la difficulté de saisir les instants de grâce. Alors qu'au cinéma, tout converge vers la captation de l'instant de grâce qui devient ainsi tangible. Filmer, c'est pouvoir être au plus près des êtres et pouvoir s'en éloigner. Autrement dit, c'est réaliser le fantasme du metteur en scène : être au plus près et capter quelque chose d'un être à un instant « t » de son existence.

Je me souviens que lors d'un entretien que vous m'aviez accordé, en 2013, à l'instar des autres membres du groupe Conseildead¹, pour la Revue *Mouvement*, vous disiez : « Nous faisons, aujourd'hui, un art vivant dans une société où tout est reproductible, multi-diffusable. L'art vivant va à l'encontre des évolutions sociétales. Il est archaïque, il ne se reproduit pas. Le théâtre ne réalise peut-être pas encore à quel point la question du vivant est essentielle, à quel point



c'est une force. Je vois rarement des spectacles où j'ai vraiment la sensation de voir quelque chose qui est en train de se faire devant moi. Les spectacles sont fabriqués, ils "roulent". La question de l'accident, du vivant, du sensible, de la chair est essentielle. Car c'est en ça que le théâtre est subversif, qu'il peut encore avoir un sens, aujourd'hui, dans notre société ».

Lorsque j'ai commencé à faire du théâtre, j'en ignorais les raisons exactes. Et encore plus, lorsque j'ai commencé mes études à l'INSAS à Bruxelles. Le théâtre est un accident de parcours. À l'origine, le cinéma m'intéressait davantage. C'est peut-être pour cette raison que j'ai mis autant de temps à comprendre pourquoi le théâtre m'intéressait autant. Aujourd'hui, je suis un amoureux du théâtre parce qu'il est incroyablement vivant. Cette remarque peut paraître extrêmement banale mais elle ne l'est pas. Il est très rare de voir quelque chose de vivant sur le plateau. C'est pour moi, une vraie question.

C'est au cinéma, en filmant que j'ai réalisé à quel point le théâtre est un art vivant et combien la question du vivant est essentielle dans nos sociétés actuelles. Et c'est aussi une des raisons pour laquelle je travaille avec des acteurs non professionnels. Ils ont cette capacité à être vivants. Dans *Darius, Stan et Gabriel contre le monde méchant*, quatre acteurs sur six sont non professionnels. Ils ont un rapport au jeu « simple ». Comme ils n'ont pas été formés dans une école, ils n'ont pas conscience de ce qu'est un acteur. Ils éclatent le cadre et ils le débordent. Ils me débordent aussi. Et c'est ce qui m'émeut le plus, aujourd'hui. Je n'ai pas envie de voir sur le plateau ce que j'ai en tête. Après, c'est un excès de vivant que j'essaie de canaliser...

Au regard de vos créations successives, votre regard épouse toujours (sauf peut-être *Melanie Daniels*) les tremblements du réel : le 11 septembre, la crise identitaire et sociale, le capitalisme macrophage, l'éthique de responsabilité, etc. Son éclat est celui de la suspension dans l'entre-deux-mondes, entre le document sociétal et la fabulation, entre les artistes professionnels et ceux qui ne le sont pas. Et la création *Darius, Stan et Gabriel contre le monde méchant* n'y échappe pas. C'est un

panoramique sur l'état de crise, les lieux initiatiques et les rescapés de l'oubli moderne. Darius, Stan et Gabriel sont des anti-héros, les symptômes d'une communauté en mode mineur sans transcendance. Êtes-vous d'accord avec cette analyse ?

Oui, sauf en ce qui concerne *Melanie Daniels* dont le point de départ est le tournage d'un film, c'est aussi une situation de crise. (...) *Darius, Stan et Gabriel...* s'inscrit dans une réalité identifiée et identifiable : la crise. Après, tout l'enjeu réside dans la résolution de certaines questions : comment rentrer progressivement dans un rapport plus fantasmagorique ? Comment le réel est-il absorbé dans les délires et les fantasmes des personnages ?

Ici, une fois de plus, la réalité y est illusoire. Elle fait fonction d'écran. Elle invite le spectateur à toujours présumer l'existence d'un autre plan, à voir ce qu'il y a derrière l'onirisme ou la beauté éthérée. Réfléchissez-vous à la position du spectateur ?

Oui, bien sûr. J'essaie de faire en sorte de ne rien imposer au spectateur.

Ce qui m'intéresse fondamentalement, c'est l'existence de trous dans la création dans lesquels l'imaginaire peut s'engouffrer. Je ne veux pas sur-remplir. Je ne veux pas travailler à une efficacité optimale. La démarche doit être généreuse, l'imaginaire doit pouvoir se greffer, tout ne doit pas être expliqué. Et je revendique le droit de ne pas savoir. Par exemple, concernant la pièce *Amerika* (2006), je peux dire, il est question du 11 septembre mais ce n'est pas LE sujet.

***Amerika* ne parle pas littéralement du 11 septembre.**

Oui. C'est très compliqué, y compris en termes de communication. Il y a souvent des malentendus. Je sais que l'origine de la pièce *Darius, Stan et Gabriel contre le monde méchant*, c'est la crise. Et que des pauvres vont s'entredévorer. Mais ce n'est pas LE sujet du spectacle. Je ne veux pas mettre le spectateur dans la position du lapin qui serait pris dans les phares d'une voiture. C'est un type de théâtre qui a connu son apothéose dans les années 2000.

Un metteur en scène comme Philippe Quesne m'intéresse davantage. Il vient des arts plastiques, il travaille avec des acteurs non professionnels. Il me renvoie à mon premier choc de théâtre : Kantor. L'artiste capable de

travailler avec des non acteurs et d'embrasser leurs univers. L'artiste capable de raconter des histoires personnelles affleurant l'universalité.

Le théâtre est profondément archaïque. Et j'ai l'impression que ces dernières années, le théâtre a essayé de courir derrière Internet : être efficace, être dans le même rapport à l'image « délirant ». Le théâtre a essayé de courir derrière un médium difficilement égalable. Aujourd'hui, il me semble plus pertinent de revenir à quelque chose d'anti-efficace. Car c'est peut-être là que le théâtre peut encore avoir un sens, aujourd'hui. Je ne dis pas qu'il n'y a pas d'effets dans mes créations (sourire). Mais je reste très attentif au fait que la question du théâtre demeure centrale. Le théâtre est un art archaïque et c'est en ça qu'il est magnifique.

De l'objet au propos, est-ce que votre œuvre serait plus révoltée, voire politique qu'on ne le pense ?

Oui. Peut-être suis-je plus en colère, aujourd'hui qu'hier. Œuvrer au sein du groupe Conseildead était pour moi important. Je pense que *Darius, Stan et Gabriel...* est un spectacle politique. Après, je ne sais pas comment il sera reçu. L'idée première du spectacle est née pendant l'action du groupe Conseildead. Bien sûr, je n'ai pas pris conscience que le monde n'allait pas bien parce que les artistes n'allaient pas bien. Je pense que le combat que nous avons mené est symptomatique d'une époque qui remet en question les acquis sociaux, se livre à la chasse aux chômeurs... Qu'est-ce qu'il y a après le CPAS² ? La clochardisation. On pousse les pauvres à s'entredévorer.

Je pose à dessein cette question parce que votre théâtre est plus politique qu'il ne le paraît. Et que c'est difficilement saisissable parce qu'il a une dimension très onirique. Il n'a pas les attributs ni certains « tics » du théâtre politique : l'adresse frontale de l'acteur au spectateur, le public éclairé, etc.

Le théâtre politique qui dit pendant toute la durée du spectacle « c'est pas bien de faire ça », agit en définitive peu. Il demeure souvent une déclaration d'intention. C'est ce que j'appelle un spectacle slogan. C'est oublier que le politique rejoint le poétique.

À mon sens, c'est au travers de la fable que s'exprime le politique. Et même en

deçà, c'est au travers des corps. Ceux que je convoque ne sont pas « normés ». Et pour moi, c'est déjà un acte politique. Cela s'exprime dans la langue, aussi. Depuis *Melanie Daniels*, je n'écris plus mes textes. J'écris un scénario préalable sans dialogue pour le plateau. Le premier jour de travail avec les acteurs, je leur raconte l'histoire. Et nous procédons à des improvisations cadrées. Je n'écris plus parce que je travaille avec des non professionnels qui ont des personnalités fortes et qui ont un rapport particulier à la langue. Par exemple, lorsque je travaille avec des Serbes, ils ne parlent pas bien français. Et c'est magnifique, il y a une forme de poésie dans leur manière de s'exprimer. Il y a des scories. C'est une langue qui est propre à chacun, elle rend compte du monde et de sa diversité. Il n'y a pas un auteur qui l'a lissée.

Mais comment fixez-vous la parole, celle qu'on entend lors de la représentation ?

C'est un système que j'ai élaboré lors du *Salon des refusés - sans jury ni récompense* (2012), approfondi durant *Melanie Daniels* (2013) et affiné, aujourd'hui. Mon assistante Judith Ribardièrè retranscrit en direct sur l'ordinateur tout ce qui se passe et se dit sur le plateau. Au départ, c'est un chaos monumental, ce sont des

pages et des pages de notes. Après, nous reprenons les improvisations et nous élaguons ensemble jusqu'à obtenir le script, le texte final de la pièce. C'est très amusant, car les derniers jours, les acteurs sont tentés de ré-improviser sur leurs textes. Et là, je leur dis : « Non ! Ce n'est pas le texte. » Et eux me répondent : « Mais c'est moi qui l'ai inventé ! » Et j'insiste : « Non ! Ce n'est pas le texte. Vous devez considérer que c'est du Shakespeare ! » (rires) Le texte devient la Bible (rires). Et c'est comme ça, qu'on crée une forme qui tient. Donc le politique est présent non seulement dans le sujet abordé mais aussi dans la manière de procéder, dans le choix des corps...

Et dans le processus de création qui repose sur le dissensus, voire le rapport de force avec les interprètes. La pièce est intrinsèquement politique. Ça a à voir avec le processus démocratique jusqu'au moment où vous dites : « c'est fixé ! »

Oui, mais je ne le dis pas de manière autoritaire. Cela procède davantage de l'idée : aidons-nous. C'est pour notre confort. On fixe le texte ensemble. On le relit, je leur demande s'ils veulent changer un mot, y ajouter un autre, etc. Si c'est le cas, ils reprennent le texte le soir et le ramènent le

lendemain, remanié. Mais cinq jours avant la représentation, je dis : « ça suffit, on garde le texte ! »

J'ai pris conscience en tant que metteur en scène que je devais être débordé par le projet monstre. C'est aussi très politique. C'est accepter que le monde et les personnes sont plus forts que vous et que le metteur en scène n'est pas le demiurge (...).

À mon sens, plus qu'un metteur en scène, vous êtes un auteur mais dans le sens d'un théâtre d'art et d'essai. Comment vous viennent les idées et les images ? Qu'est-ce qui vous inspire ?

Souvent l'idée du spectacle suivant naît dans celui que je viens de créer. Chaque spectacle répond au spectacle précédent. Je pense aussi que chaque spectacle clôt une période de ma vie et ouvre sur une autre. Les idées naissent avec les personnes que je rencontre et avec lesquelles je travaille. Elles m'inspirent.

Entretien avec Claude Schmitz réalisé par Sylvia Botella, « Claude Schmitz – La beauté du politique/face b », RTBF culture, 2/12/15, extraits

1 - Conseildead est un groupe constitué de comédiens, danseurs, musiciens, créateurs et techniciens initié en 2012 face à la menace, entretemps apaisée, de diminuer le fonds d'aide à la création au sein du Ministère de la Culture belge.

2 - Centre Public d'Action Sociale de Belgique

CLAUDE SCHMITZ

Claude Schmitz (1979) est diplômé de l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle (INSAS). Il vit et travaille à Bruxelles.

Depuis 2001, il oriente son travail de théâtre vers des spectacles de création dont il devient progressivement l'auteur et le metteur en scène. Son écriture se développe autour de partitions scéniques qui tracent la continuité et l'architecture générale de chaque spectacle et comportent des dialogues et des indications visuelles précises (scénographie, lumière, déplacements). Chaque spectacle fait écho au précédent, définissant peu à peu la cartographie d'un univers mental singulier et poétique.

Par le passé, il a notamment créé **Red M.u.d.h ! 1** (2002), **Red M.u.d.h. ! 2** (2004) et pour les Halles, **Amerika** (2006). Trois de ses créations ont été présentées dans le cadre du Kunstenfestivaldesarts : **The Inner Worlds** (2008) aux Halles et au Palais des Beaux-Arts, **Mary Mother of Frankenstein** (2010) au Théâtre National puis au Festival de Salzburg, **Melanie Daniels** (2013) au Théâtre de la Balsamine. Au Théâtre de la Balsamine il a par ailleurs créé **Le Salon des Refusés** (2011-2012) et **Les Béatitudes** (2014).

Claude Schmitz a réalisé deux films : **Tout Comme Les Princes** (2012) et **Le Mali (en Afrique)** (2015).

Claude Schmitz est artiste associé des Halles de Schaerbeek.

PROCHAINS SPECTACLES

FRUITS OF LABOR

de **Miet Warlop**

du 25 au 28 avril à 20h à hTh (Grammont)

THE DOG DAYS ARE OVER

de **Jan Martens**

les 4 et 5 mai à 20h à hTh (Grammont)

GOB SQUAD, UN PORTRAIT INCOMPLET

SUPER NIGHT SHOT

le 16 mai à 22h au Cinéma Diagonal

WHERE DO YOU WANT TO GO TO DIE ? (installation)

les 17 et 18 mai à partir de 18h30 à hTh (Grammont)

WESTERN SOCIETY

les 17 et 18 mai à 20H à hTh (Grammont)



Domaine de Grammont
CS 69060 - 34965 Montpellier cedex 2
Billetterie : 04 67 99 25 00
Administration : 04 67 99 25 25
www.humaintrophumain.fr

licences d'entrepreneur de spectacles 1-1072817, 2-1072818, 3-1072819



Montpellier
Méditerranée
métropole

